

qu'elle implique forcément le renversement du digne chef qui est à sa tête.

Et cependant, avec toutes ces attaques et ces manœuvres si multipliées, il y a encore un peuple romain très nombreux, qui comprend une unanimité presque absolue ; qui, ne s'est pas laissé aveugler, séduire, convaincre ; et qui non seulement reste tranquille et soumis à son souverain, mais qui de plus, semble saisir toutes les occasions de témoigner quels sont ses sentimens de respect, d'amour et de dévouement sans bornes à son auguste chef.

Et la raison de tout cela, c'est que, matériellement comme spirituellement, le peuple romain est aussi heureux qu'un peuple peut se promettre de l'être sur la terre.

C'est que les Souverains Pontifes, tout en s'occupant des soins spirituels de la chrétienté toute entière, se sont aussi toujours occupés, avec une sollicitude incomparable, de rendre leur sujets heureux, et à l'abri des misères et des afflictions.

C'est que c'est en définitive, le gouvernement qui s'est appliqué à ce but, avec le plus de désintéressement et de dévouement, et avec une intelligence éclairée par la charité la plus tendre et le zèle le plus pur.

Comment n'aurait-il pas réussi avec des efforts si soutenus et si dignes de la bénédiction du ciel ? On parle bien des maux qui se trouvent dans les Etats Romains, comme ailleurs, et qui existeront toujours sur cette terre ; mais tout cela est bien loin de l'anarchie qui dévore, en ce moment, les Etats-Unis ; de la misère et du *paupérisme* extrême qui ronge les forces vives de l'Angleterre ; et de l'espèce de mort anticipée, somnambulisme intellectuel, au milieu duquel s'éteint l'Allemagne protestante.

Voilà ce que les Romains peuvent apercevoir toujours de plus en plus, et le jour où la lumière complète se fera sur ces grandes vérités, sera le jour des dernières espérances de la Révolution.

Toujours est-il, que l'on sait maintenant, de manière à n'en pouvoir douter, que l'Etat Pontifical est celui où il y a le moins de pauvres, le moins d'ignorants, le moins de criminels et de délinquants, le moins d'impôts ; que c'est là que la population est, relativement, la plus nombreuse ; et que, tandis que les arts et les sciences y sont si encouragés, l'agriculture y est arrivée à un développement, à un perfectionnement et à des résultats qui ne sont surpassés nulle part ailleurs.

Ainsi il est vrai que Rome, reine des Arts, est admirée de tous, mais Rome mère des pauvres, modèle des nations n'est pas assez connue ; or ces choses, œuvre de ses souverains, sont autrement belles que les monumens qui attirent à elle le monde entier.

Ses rues sont comme des galeries, ses églises sont des musées, mais ses plus grandes gloires sont ses monumens de la charité et ses œuvres de miséricorde.

D'une part, ces asiles si nombreux et si grands, ouverts à toutes les souffrances et qui ont prévu tous les genres d'afflictions ; comme ses vingt hôpitaux, dont quelques-uns sont grands comme des villes ; ses trente œuvres, ou davantage, qui s'adressent aux misères de tout âge, de tout sexe et de toute sorte ; et, en même temps, l'application et la réalisation de tant d'idées ingénieuses pour combattre la souffrance, et qui, à peine entrevues ailleurs, n'ont jamais pu être réalisées. C'est la réflexion d'un voyageur distingué :

“ Rome, dit-il, pratique la maxime du Divin Maître, que *votre main droite ne sache pas ce que fait votre main gauche*. Nous nous croyons à la tête du progrès, nos essais, nos plans, nos idées pour l'amélioration des classes souffrantes, nous les proclamons comme des découvertes. Rome ne dit rien, mais montre chez elle la réalisation quelques fois séculaire, de pensées qui, chez nous, sont à l'état d'étude et de projet, ou presque avec un commencement d'exécution.” (1)

Et ce spectacle de la générosité inépuisable d'un gouvernement pour le peuple et pour les classes les plus à plaindre du peuple, a inspiré à M. Ozanam ces paroles :

“ Rien ne coûtait aux anciens payens, pour élever leurs colysées, leurs théâtres, leurs bains, leurs cirques ; ils savaient mieux que nous, l'art de jouir ; mais nous les écrasons par les monumens élevés à la douleur et à la faiblesse, par ces innombrables Hôtels-Dieu bâtis en l'honneur de la souffrance et de la pauvreté.”

Ce qui est assurément mieux dit que ce que la même idée à inspiré au misérable Voltaire, qui l'a exprimé froidement et presque d'une manière ridicule :

“ On ne trouve pas, dit-il, que les anciens Romains aient établi des maisons de charité, où les pauvres et les malades aient pu être soignés aux dépens du public. Rome moderne a presque autant de maisons de charité que Rome antique avait d'ares de triomphe et autres monumens de conquête.”

Il y a bien d'autres choses à dire, et il y a bien d'autres faits encore à invoquer, pour montrer tous les droits que le gouvernement Pontifical peut avoir à l'admiration comme à l'amour de ses sujets ; nous pourrions y revenir à l'occasion de manifestations semblables à celles que nous signalons aujourd'hui.

Pendant ce temps-là, nous voyons les funestes effets du gouvernement prétendu libéral dans les Etats-Unis. Il y a de quoi faire réfléchir ceux qui, depuis si longtemps, nous présentaient cette nation comme le modèle des peuples modernes.

C'est ainsi que le *Courrier des Etats-Unis*, explique philosophiquement la catastrophe ; c'est une grande consolation, on le sait, pour la philosophie d'expliquer les catastrophes quant elle n'a pas pu les prévenir :

Dans les Etats républicains surtout, une fortune matérielle précède invariablement des troubles dangereux. Elle engendre l'égoïsme ; le citoyen, moins préoccupé de la bonne situation de l'Etat que de la sienne même, perd la notion du bien public, sans

(1) M. Fulchiron, député du Rhône.